

Le 25 mai 1895, Hector MALOT écrit au directeur du *Temps*

P.P.C. (**P**our **P**rendre **C**ongé)

« Vous me demandez si je ne reviendrai pas sur ma résolution de renoncer au roman après *Amours de Jeune et Amours de Vieux*. Cette résolution qui a été pesée est définitive et puisque vous avez la gracieuseté de vous en étonner, je veux vous dire comment je m'y suis arrêté, ce qui me sera une occasion de prendre congé (P.P.C) des lecteurs du *Temps*, dont plus d'un pendant près de vingt-cinq années de collaboration a bien voulu me donner des marques de sa sympathie.

Plus d'une fois, j'ai vu dans des nécrologies et j'ai entendu dans des discours funèbres louer un écrivain d'être mort la plume à la main. J'avoue n'avoir pu m'émouvoir de cet éloge. Mourir les armes ou l'outil à la main pour défendre son pays ou nourrir les siens, très bien. Mais en quoi l'artiste, son œuvre accomplie, fait-il acte méritoire en mourant la plume ou le pinceau à la main, au lieu de s'arrêter dans une production qui n'a plus d'autre but que d'exploiter un nom auquel les années ont donné une valeur commerciale, alors que cette exploitation n'est indispensable ni à sa vie matérielle, ni à celle de sa famille? N'y a-t-il pas là une obstination sénile et aussi une âpreté de gain qui ni l'une ni l'autre ne méritent l'éloge? Ce n'est pas la plume à la main que ceux-là meurent, c'est l'argent à la main. Puisque dans les œuvres d'imagination on ne se continue pas sans se répéter, le jour où l'on n'a plus rien à dire d'inattendu, le mieux est de se taire. J'ai entendu quelquefois le public ou les rivaux parler des œuvres de vieillesse de gens considérables, et le mépris de ceux-ci comme la pitié ou l'esclaffement de ceux-là m'ont été des leçons que je me suis promis de ne pas oublier : mieux vaut se rappeler soi-même que de se les faire rappeler par les autres. Quels seraient ces autres? Ceux près de qui j'ai marché dans la vie littéraire? Je veux leur épargner cette charitable sollicitude. Les miens? Je ne veux pas leur imposer ce chagrin.

L'homme-plante est une conception par certains côtés réelle, puisque comme la plante, l'homme pousse sur le sol où il a germé, fleurit, porte des fruits et disparaît. Mais, tandis que la nature règle fatalement le rôle de la plante, l'homme s'ingénie, lutte et se cramponne pour prolonger le sien : mes fleurs étaient belles, mes fruits étaient bons, pourquoi ne le seraient-ils pas toujours? Misérables discussions avec son orgueil ou son intérêt dont je ne veux pas pour moi ! Misérable esclavage qui ne sera pas le mien, car j'entends finir libre comme j'ai vécu, sans faiblesses et sans compromissions envers moi-même.

» Peu de temps après la publication de mon premier roman, *Buloz – le vieux*, le fondateur de la *Revue du Deux Mondes* - me fit demander, par l'éditeur Michel Lévy, celui auquel je travaillais. Quelques jours après, rendez-vous m'a été donné, je montai le petit escalier de la rue Saint-Benoît', plus curieux de ce qui allait se dire dans cette visite que confiant en son résultat. Buloz n'avait jamais été ni aimable, ni affable, la politesse n'était point son souci, et les trente années de direction de sa revue pendant lesquelles tant d'écrivains s'étaient soumis à sa autorité, n'avaient fait qu'exagérer son despotisme devenu chez lui un moyen de gouvernement en accord avec sa nature aussi bien qu'avec son intérêt. Sachant cela, je ne comptais donc pas sur un accueil encourageant, malgré les avances faites.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté votre premier roman? Me dit-il d'un ton rogue.

- Parce que je n'ai pas cru que vous le publieriez.

- Je ne l'aurais pas publié, en effet, mais je vous aurais donné des conseils qui vous auraient servi pour votre second que je viens de lire et où il y a de l'intérêt, des caractères, de la composition, un style français, de la poésie même, mais cela noyé dans des défauts qui doivent être corrigés.

Et vigoureusement, comme s'il cognait à coups de serpe, il tailla dans mon roman, en même temps qu'il m'indiquait comment je devais remplacer ces abatis. Ce fut seulement quand il se tut que je répondis :

- Ce que vous m'indiquez là, c'est le roman Revue des Deux Mondes.

- C'est le bon.

- Je ne dis pas qu'il n'ait pas été le bon, mais il n'est peut-être pas le seul bon.

- Il l'est pour moi. Des écrivains qui vous valent bien ont compris qu'ils avaient intérêt à suivre mes indications, et elles leur ont profité. Voyez Octave Feuillet; il commence à bien faire, je l'ai formé. Voyez madame Sand: elle avait du génie; quand elle n'a pas écrit à la Revue, elle est devenue folle. vous n'avez pas, je pense, la prétention de ne pas accepter des corrections?

- C'est que, justement, je fais des romans pour dire ce qui me plaît, et rien que ce qui me plaît.

- Ah ! ah ! très bien! Vous verrez où cela vous conduira, jeune homme. })

Si jeune que je fusse, je ne l'étais pas cependant au point de ne pas sentir la gravité d'un pareil avertissement. Le manque d'affabilité n'est pas la preuve qu'on ne connaît ni la vie ni les hommes. Et en regardant d'où Buloz était parti pour arriver à créer la puissance qu'était la Revue, à ce moment restée seule intangible au milieu du désastre des journaux (1859), on ne pouvait pas prendre pour paroles en l'air celles de ce bourru; et elles avaient d'autant plus d'importance pour moi qu'elles précisaient, avec l'autorité de l'expérience, ce que je m'étais déjà dit. Il continua :

- L'intransigeance n'a jamais été utile à personne; reprenez votre roman, corrigez-le dans le sens que je vous indique, et je le publierai, comme je publierai probablement les autres si vous n'en faites pas trop et suivez mes conseils : il faut se châtier comme il faut se borner. Si Alfred de Musset ne m'était pas revenu après avoir tâté des journaux, il était perdu.

Que la sagesse me fit me soumettre et j'étais enrégimenté sous cette direction; je n'avais plus qu'à écrire des romans sur le modèle connu sans inquiétude et sans recherche. Jusqu'à un certain point, j'étais comme ces jeunes peintres qu'un petit succès vient de signaler à l'attention des marchands de tableaux, qui les enrôlent à leur service en leur achetant d'avance leur fabrication, réglée à l'avance aussi, et leur assurent avec la fortune les honneurs officiels.

Mais cela ne me tentait point, j'avais d'autres idées, d'autres visées, un autre but, et si aventureuse qu'en fût la poursuite, ces sages avertissements ne me le feraient pas abandonner : suivons-nous d'autres conseils d'ailleurs que ceux qui s'accordent avec notre caractère? «Je verrais bien», comme disait Buloz, où cela me conduirait et si je rencontrerais partout des exigences analogues à celles qu'il m'opposait.

Eh bien, après de longues années de collaboration aux journaux qui ont publié mes romans, je dois leur rendre ce témoignage que partout j'ai rencontré la plus complète indépendance: au Journal des Débats comme au Temps, à la Nouvelle Revue comme au Siècle, à l'Illustration, au Figaro, j'ai eu entière liberté pour le sujet, la façon de le traiter, les développements que je voulais lui donner; si je n'ai pas mieux fait, c'est ma faute, pas de circonstances atténuantes à plaider.

De ce côté, les dangers qui semblaient menacer mon parti pris ne seront donc pas réalisés, puisque je suis arrivé à ce résultat que, dans mes soixante volumes, il n'y a pas une phrase qui ne soit l'expression de ma pensée: sans doute, je n'ai pas toujours pu dire tout ce que j'aurais voulu, mais je n'ai jamais dit que ce que je voulais.

-À d'autres points de vue les journaux m'ont-ils perdu, et mon œuvre vaudrait-elle mieux si je l'avais donnée sous une direction qui l'aurait bornée et châtiée? C'est une question difficile à résoudre pour moi, et à laquelle peuvent seuls répondre les lecteurs qui m'ont accordé leur intérêt, sans me tenir rigueur de ce que j'ai toujours cherché à me satisfaire moi-même, plutôt qu'à leur plaire par des concessions à leurs idées, à leurs préjugés, à

la mode du jour. Et encore s'il en est qui veuillent m'honorer de ce jugement, devront-ils considérer qu'il porte sur un isolé qui s'est tenu à l'écart des camaraderies, des coteries, des sociétés d'admiration mutuelle, qu'elles fonctionnent dans les cafés ou dans les salons, dédaigneux des honneurs, insensible au silence, indifférent à l'injustice de ceux de qui il n'attendait rien, par cela même qu'il ne leur avait rien demandé? Il est vrai que son isolement lui a parfois valu des critiques d'autant plus précieuses qu'elles étaient inattendues, et qu'il s'est trouvé très fier le jour où son éditeur lui a envoyé un numéro du Journal des Débats dans lequel il lisait un article de Taine. De même, il l'a été aussi lorsque des articles, signés d'écrivains dont il admirait le talent, lui ont apporté une marque de sympathie. Mais de quel effet peuvent être ces articles intermittents dans l'assourdissant tam-tam qui doit maintenant précéder, accompagner et suivre le lancement du moindre volume : interviews plus ou moins préparés, indiscretions sur les maladies, les infirmités, l'amaigrissement, l'engraissement, banquets, voyages, réceptions ?

Est-ce à dire que, les choses étant ainsi, il n'y ait qu'à sortir indigné d'un monde où se sont établis de pareils usages? Ma foi, non. Et j'avoue que si je ne trouvais pas ma tâche avancée, je la continuerais : en somme et au bout de tout, on se fait le nom et la réputation qu'on a poursuivis. Mais je crois le moment venu d'interrompre cette tâche et je m'en vais tout simplement.

Pendant trente années j'ai vécu pour les autres, pour mon œuvre à laquelle je me suis donné corps et âme, cloîtré dans une existence de travail aussi sévère qu'elle aurait pu l'être à la suite de vœux véritables, à la campagne, loin des relations mondaines; je voudrais bien maintenant vivre un peu pour moi et pour ceux que j'aime, pour leur plaisir comme pour le mien. Sans doute, c'est quelque chose d'amuser ses contemporains, mais c'en est une autre qui a son intérêt aussi de s'amuser soi-même, pendant qu'il nous reste de l'intelligence pour comprendre, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des jambes pour marcher et de la bonne humeur pour s'accommoder de tout. Tant que j'ai travaillé je n'ai lu, vu, étudié que ce qui devait servir à ma consommation immédiate : j'ai étudié la théorie de la chaleur pour mon roman Une bonne Affaire; l'émaillerie pour Mondaine; la fabrication du drap pour Baccara; le jute pour En famille; j'ai été à Rome une première fois apprendre comment on fait un comte du pape pour le roman publié sous ce titre; Londres m'a fourni Vices français; l'Alsace, Madame Obernin; et ainsi toujours comme le juif errant. Ces voyages et ces études avaient leur intérêt, mais combien eût-il été plus vif, plus large si j'avais pu m'attarder et pousser à fond; par malheur, on ne s'attarde pas à cueillir les fleurs du chemin quand on suit une route imposée avec un horaire réglé à l'avance. Ainsi emporté malgré moi, que de choses je n'ai pas vues, que de livres je n'ai pas lus, les remettant à un lendemain toujours encombré, qui ne s'est débarrassé que depuis quelques mois et qui va me donner maintenant le loisir de faire le tour des idées, des choses, des hommes et des pays que je n'ai pu qu'effleurer ou entrevoir en passant trop vite.

Puisque mon dernier roman a eu la chance de n'être point trouvé au-dessous de ses aînés et de mériter qu'un critique dise de lui : « Ceci un dernier roman, allons donc! Il y a là toute la force jeune d'un esprit qui n'a pas donné sa dernière pensée »; il me semble que c'est le moment de m'en tenir là par un sentiment de coquetterie qu'on voudra bien me pardonner peut-être : raté, je l'aurais recommencé et indéfiniment sans doute; il marche, moi je m'arrête. Ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir eu la prétention d'enseigner la vie aux autres, pour ne pas avoir appris soi-même à finir proprement. A la vérité, j'ai dans mes tiroirs une dizaine de romans préparés : plan, milieu, personnages; mais à vouloir les écrire, qui sait si je serais en état de soutenir l'accord étroit qui doit exister entre la conception et l'exécution?

C'est en avril 1894 que j'ai achevé d'écrire *Amours de Vieux*. Aussitôt je suis parti pour l'Italie et l'Orient. Et cette fois, en débarquant à Rome, je n'ai pas eu à me demander : - Le pape me recevra-t-il? - Qui dois-je voir? - Dans quels quartiers dois-je placer mes personnages? C'est en curieux, en flâneur le nez en l'air que j'ai pu me promener sans prendre des notes en vue de tirer parti plus tard du plaisir goûté, qui par cela même se trouve amoindri. A l'Acropole, le souci d'utiliser ce que je sentais n'a pas fait tomber la mousse de mon enthousiasme. Les rives du Bosphore, roses de la floraison des arbres de Judée, m'auraient-elles paru aussi riantes, si j'avais dû

traduire mes impressions en phrases précises? S'il est un âge où les mots agrandissent nos sensations, il en est un où ils les diminuent.

Une seule fois pendant ce voyage j'ai éprouvé un regret d'avoir renoncé aux phrases, c'est au retour. Un crochet par Nuremberg nous avait fait traverser toute l'Allemagne du Sud, et par la portière, sous un clair soleil de juin, je regardais filer les pays, leurs moissons mouvantes, « leurs vertes forêts », leurs villages aux maisons propres, fraîchement peintes, leurs villes, leurs cheminées d'usine, et quoique ma rentrée en France fût la vingtième peut-être, je me demandais quelles comparaisons j'allais faire de l'autre côté de la frontière. La voilà franchie. Le ciel, d'un bleu de turquoise, n'a rien des violences lumineuses de l'Italie et de la Grèce, mais qu'il est doux aux yeux, aimable et tendre! Les prairies fleuries n'offrent pas les tapis de ficoïdes aux lueurs fulgurantes qui couvrent les grèves du golfe de Tarente, mais comme leurs pâquerettes blanches mêlées aux boutons d'or, aux campanules et aux reines des prés ont un charme printanier! Les villages se groupent, le paysage se meuble de maisons, de gens au travail, de bêtes; le long de la voie défilent de grandes usines, des hauts-fourneaux qui vomissent des flammes et des coulées de feu; les machines ronflent; sur des fils aériens courent des wagonnets. Comme la campagne est fertile, la vie intense, l'industrie puissante! Plus de comparaisons à craindre; un sentiment de fierté. Belle à voir la baie de Naples; belle aussi la Come d'Or; mais que la France est bonne à habiter! Voilà l'impression que je ressens et que je regrette de n'avoir plus l'occasion de traduire. Mais c'est fait.

Maintenant à vous les jeunes ...qui êtes jeunes. Le champ que nous avons labouré n'est pas épuisé; avec des méthodes neuves, vous pouvez lui faire produire encore de belles récoltes, « c'est le fonds qui manque le moins ». Quand la Grande Révolution a mis la jeunesse au pouvoir et à l'armée, elle a donné au monde un coup d'aile qui l'a enlevé. Si les vieux n'avaient pas enveloppé Gambetta, son effort eût produit d'autres effets. Ce n'est pas seulement dans la politique que les vieilles barbes sont obstruantes. Peu importe que les idées soient vieilles; ce qu'il faut, c'est que ne le soient pas les formes et les personnes qui les mettent en œuvre.

Voilà bien des mots, n'est-ce pas? pour dire que je me tais. Mais quand les silencieux s'y mettent, ils sont de terribles bavards. Au printemps dernier, visitant les catacombes de Rome, notre guide était un trappiste condamné au silence. Pour nous, il fallait qu'il parlât cependant. Comme il se rattrapa! Ah ! l'aimable bavard, abondant, inépuisable de paroles, de belle humeur, heureux de trouver les oreilles attentives de deux compatriotes!

HECTOR MALOR »